

FICHE

VALLÉE des PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

VARIÉTÉS de la COLLECTION

Etsaut 1 et 2, Laruns, Lourdios C1, Sainte-Engrâce, Saint-Jean-Pied-de-Port 1, 2 et 3, Urdos, Val du Gave d'Aspe (Escot)

DÉPARTEMENT

PYRÉNÉES-ATLANTIQUES (64)

LIEUX ENQUÊTÉS

LARUNS (L), URDOS (U), SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT (STJPP), SAINTE-ENGRÂCE (STEE)

ALTITUDE

525 (L), 200 (STJPP), 850 (U) 630 (STEE)

DÉNOMINATIONS LOCALES

« *Maïs du pays* », « *Blanc ou Doré de Gomer* » (L) – « *Le maïs jaune* », « *Le jaune* » (U) – « *Le maïs, le maïs du pays* » (STJPP) - « *On disait le maïs, le maïs du pays* » (STTE)

PALETTE des COULEURS

« *C'était un maïs jaune, jaune orange* », « *Ma mère, je me rappelle, parce qu'elle gavait des canards, elle faisait avec le Blanc ou le Doré de Gomer* » (L) – « *Un maïs jaune, c'était un maïs jaune, un peu orange, on l'appelait le jaune* », « *Y en avait du rouge aussi* », « *Tu en mettais, tu en semais du rouge, il n'en poussait aucun... La terre n'en voulait pas, je pense, de ça...* » (U) – « *Dans ma mémoire, il était nettement plus clair que le maïs hybride, plus jaune je dirais. Parce que ce maïs hybride actuel, là, il est – comment je dois vous dire, il est orange. Le nôtre était plus clair, ça, c'est sûr. Le « pays » était plus clair. Jaune plutôt* » (STJPP) - « *Il était plutôt orange foncé, jaune aussi* » (STEE)

La PLANTE, l'ÉPI, le GRAIN

« *Il était bien fini au bout* », « *Les rangs étaient bien terminés en bas* », « *Il y avait le Roux basque aussi, il était plus foncé, c'étaient de beaux épis* » (L) – « *Les voisins, ils en avaient du plus petit. Mais du nôtre, y en n'avait qu'ici. Je me demande pourquoi qu'on l'avait comme ça* », « *Chacun avait sa spécialité. C'est comme les patates, chacun avait sa petite spécialité, sa petite variété* », « *Les semences se transmettaient, tout se transmettait, on nous disait : « Tu vois, il faut inverser les parcelles pour ceci ou pour cela ». Et vous aviez le sens de la terre, ça venait tout seul* » (U) – « *Et les grains n'étaient pas du tout conformés pareil. Parce que ce maïs hybride, là, quand on regarde l'épi, les grains sont plus ou moins rectangulaires. Les autres étaient beaucoup plus ronds, plus dodus. Ces grains de maïs américain, ils me font penser, des fois, à des parallélépipèdes, je sais pas vous dire, avec une espèce de racine. Enfin, les autres étaient beaucoup plus ronds, plus dodus, c'était pas du tout le même style. Les épis étaient beaucoup plus petits. Ils n'ont pas eu de mal à nous faire saliver avec leur maïs américain vu que la quantité était sans comparaison... Mais je peux pas vous dire, même... Maintenant que je m'intéresse aux choses de la vie rurale, aux racines – parce qu'à l'époque, c'était naturel, on faisait ça comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, n'est-ce*

pas, vous avez entendu parler de ça – je sais pas vous dire quoi. Maintenant, on parle du maïs Roux basque, j'ai pas mieux à vous dire, mais alors je sais surtout pas que c'était du Roux basque que nous faisons. On faisait du maïs », « Quand il était adulte, avec la cime, quand il avait fait la fleur, il était plus haut que nous, 1,80 mètres, oui, au moins », « Y avait un épi par pied. Rarement deux. Oui, quand le pied avait été vaillant, mais c'était rare. Et le second était souvent famélique » (STJPP)

TAILLE et NATURE du TERRAIN

« On n'en faisait pas des hectares, on faisait à peu près un demi-hectare, $\frac{3}{4}$ d'hectare, c'est tout. Pour nous, 1 demi hectare, oui, 5000 m² », « C'était d'un bout », « Il était orienté Nord-Sud. C'était dans la vallée, là-bas, toujours au soleil » (L) – « Ce n'était pas une production précise, y avaient de bonnes années et des mauvaises, la surface, c'est la même et puis du moment qu'il y en avait assez pour subvenir, pour faire jusqu'à l'année d'après, ils ne cherchaient pas à avoir du surplus », « Il y avait une parcelle seulement. La moitié du champ qui est en bas, là », « Y avaient de l'orge et des patates dans un et dans l'autre du maïs. Et l'année d'après, ils inversaient », « Les terres sont exposées plein soleil » (U) – « J'ai toujours vu faire du maïs chez moi, un peu moins d'un hectare » (STJPP) – « Mais les champs de maïs étaient petits... Puis y avait pas de rendement... », « Ça n'arrivait pas à un hectare, ça n'y arrivait pas », « Mais on changeait de place, on tournait. On tournait parce qu'au bout de trois ou quatre ans, on pouvait pas tenir l'herbe. Y avait l'herbe qui prenait le dessus. Même le maïs grand, l'herbe sortait et puis le peu de fumier qu'on mettait, c'est l'herbe qui prenait la force », « Alors on tournait entre les parcelles. Et ces parcelles, quand on avait fait le maïs pendant trois ou quatre ans, on faisait un peu plus de fourrage là, après. Parce que la terre avait été remuée, c'est pour ça qu'on tournait tous les trois ou quatre ans » (STEE)

TAILLE de l'EXPLOITATION (Moyenne en hectare)

« Je suis né dans une ferme, mes parents y étaient agriculteurs, j'y ai vécu jusqu'à partir dans ma vie active, j'y ai vécu la vie d'un enfant d'une toute petite ferme, 8 hectares de SAU TTC ! », « C'est tout ce qu'on avait », « Chez nous, c'étaient des mini propriétés et vous verrez, mais peut-être vous connaissez déjà, au Pays basque, la maison est implantée au milieu de la propriété. La ferme, oui, pardon, la ferme, pratiquement. Donc vous consacriez cette parcelle cette année, celle-là, l'autre, mais chez nous, par exemple, on avait pratiquement tout, sauf la vigne, en enclos. Et la ferme était au milieu. Mon père faisait une rotation. Mais oui, c'était d'un seul coup et tout était exposé au soleil. C'est juste le piémont, on est au pied des reliefs. La ferme où je suis né est au pied des reliefs. Mais c'était plat. À part la vigne. Qui était sur le coteau », « Mes parents étaient métayers, ils changeaient de propriété très souvent, au gré des propriétaires qui voulaient bien leur donner des terres à cultiver, ils partageaient le fruit à moitié, c'était à mi fruit. Mon père a été domestique à 11 ans, placé dans une famille contre de la nourriture. Mais c'était une bouche de moins à nourrir. Après son service militaire, il était allé aux Amériques, comme on disait, il avait été berger dans le Nevada, sept ou huit ans, pour se faire un petit pécule. Il est rentré du Nevada en y laissant des plumes, avec la crise de 29. Mais il en a quand même ramené, il a acheté la mini propriété où nous avons été élevés. Vous voyez donc l'état d'esprit qu'ils ont pu nous inculquer. Et pour lui, déjà, d'avoir pu acheter une mini propriété dont les bâtiments étaient en très mauvais état – il y avaient des terres, mais les bâtiments étaient en très mauvais état, j'ai vu refaire ces bâtiments – et donc il a construit une maison d'habitation, il a construit un bâtiment d'exploitation, une grange, pour la maison... J'y ai participé... Mais je vous le dis et je le répète, chez mes copains et chez les voisins, c'était exactement le même état d'esprit » (STJPP) – « La ferme était toute petite, c'était du bio et ils survivaient, comme maintenant d'ailleurs, ils survivaient. Mais attendez ! Y avait pas de route, y avait pas de téléphone, y

avait pas de lumière, y avait pas de télé, rien, rien, rien, pas de voiture, y avait rien... Ils vivaient avec ce qu'ils faisaient à la maison », « C'était la survie, la survie ! » (STEE)

CLIMAT

« On était tributaires des aléas du temps » (L) – « Des fois, il y avait trop de pluie, d'autres fois pas assez... Quelques fois, la grêle aussi. Une fois, on a été grêlés, on n'en a pas eu, mais on en avait de l'année d'avant. Alors on s'est arrangés... », « Pour qu'il pousse le maïs, il ne faut pas trop d'eau, mais il lui faut de l'eau, surtout au mois d'août. Ici, vu qu'il n'y avait pas d'arrosage, une averse, un bon orage, c'était bon pour le maïs... » (U) – « Fallait surtout pas qu'il y ait de sécheresse », « Le maïs veut de l'eau, vous le savez. Et tous ces irrigants actuels qui se plaignent qu'on ne leur donne pas assez d'eau ! Surtout pas de sécheresse, en particulier au moment de la floraison : s'il souffre un petit peu, là, s'il faisait, au mois de juin, par là, par exemple, s'il faisait un peu trop beau, alors on était très content pour faire le foin, puisque c'était l'époque où il fallait faire la provision de fourrage, mais on voulait bien, pour nos vignes et pour tout, il fallait quand même qu'il pleuve, oui, oui. Il faut qu'il pleuve, même pour le maïs, oui », « Le foehn, c'était déjà presque l'automne. Donc là, on était presque content qu'il le fasse mûrir, mais s'il n'était pas trop violent. S'il était violent et s'il couchait tout, c'était pas terrible ! Je n'ai jamais vraiment vu le maïs couché par le vent, parce que déjà, on enlevait la partie haute qui donnait prise au vent. Je n'ai jamais vraiment vu de dégâts du vent. Mais j'en avais entendu parler. Donc ça avait dû se produire. Ne serait-ce que pour le vent, on disait qu'il fallait enlever la cime » (STJPP)

CULTURE

*** Impressions générales**

« On faisait que du maïs. Du maïs et un peu d'orge... Pour le maïs, alors comme on dit « Dans le cochon, tout est bon », alors nous, on faisait de l'orge pour donner à nos moutons. Et dans le maïs, en vallée d'Ossau comme dans toutes les vallées de montagne, on exploitait tout dans le maïs » (L) – « Y avait pas de – comme je vous le disais – y avait pas de surplus, ils ne cherchaient pas à en avoir des quantités, ça suffisait, on joignait les deux bouts et c'était bon. Pourvu qu'il en reste un petit peu au fond du grenier, ça suffisait. La semence de côté, systématiquement, comme ça, ils étaient sûrs d'avoir quelque chose l'année d'après », « Y avait aussi, comment dire, le côté rivalité, un peu aussi. Y avait le voisin qui existait toujours, parce qu'il fallait toujours qu'on soit aussi bien que le voisin. Y avait toujours cette rivalité... », « Y avait un peu de fierté, pas de l'orgueil, une peu de fierté d'avoir le champ bien propre, bien arrangé et tout », « Ici, des tracteurs, y en avait très peu. On faisait avec le dos... », « Mais ici, on s'aidait toujours un petit peu, y a toujours une part d'entraide », « Ici, dans cette petite ferme en autarcie, on vivait bien, on se contentait de ce qu'on avait... », « Et quand on voyait de jolis épis qui arrivaient, on disait : « Té, on va avoir une bonne provision ! », « Ils avaient des repères : si à telle époque, dans le grenier, vous aviez encore tant d'hectolitres de maïs, c'était une année faste ! » (U) – « Je dis quelques fois que – ça fait sourire ou on pense que je brode – je dis souvent qu'on ne faisait pas de la culture, mais on faisait presque du jardinage. Parce qu'on exploitait jusqu'au moindre recoin et les bordures des prés n'étaient pas épargnées, on arrivait jusqu'au bord. Parce qu'on exploitait, on exploitait, on exploitait ! », « C'est pour ça qu'avec même une mini propriété, dans ces pays de vallée, eh bé on subsistait. Dire que c'était l'Amérique, ça en était loin, mais je n'ai pas non plus souvenir d'avoir connu de difficultés ni d'avoir eu faim ni rien. Chez moi, c'était tout petit. Dès qu'on était capable de faire quelque chose, on nous faisait participer, mais mes copains, chez le voisin, c'était exactement la même chose. Donc je n'avais pas le sentiment d'être ni exploité ni brimé et puis quand on voyait la difficulté, que nos parents devaient travailler, eh bien on admettait très, très bien – et même, on se faisait presque plaisir

– d’être capables de les aider. Dans la mesure où ils nous ont inculqué ça depuis le début. Mais je vous dis, c’était naturel », « Là, je ne vais pas vous aider, je ne vais même pas vous dire quelle était réellement la variété que mon père semait, mon père et tous les gens du voisinage. Bon, on faisait du maïs, on ne savait faire que ce maïs, on gardait la semence d’une année sur l’autre, on choisissait de beaux épis, avec les grains bien formés, n’est-ce pas, et qu’on mettait de côté et qu’on garderait pour la semence de l’année suivante » (STJPP) – « L’essentiel, à ce moment-là, c’étaient le maïs et le blé. C’était pour la vie, pour le pain. Ils faisaient le pain avec ça. Je vous dis : ils n’achetaient rien, ils vivaient avec ce qu’ils faisaient à la maison. Et le jardin, oui, et les pommes de terre. Le poulailler aussi et les cochons » (STEE)

*** Préparation du sol**

- **Fumure** : « On ne mettait pas d’engrais, c’était du fumier de brebis », « On fumait avec du fumier de brebis, on en mettait. Ensuite, on travaillait avec des méthodes ancestrales, on avait des mules. On n’avait pas de tracteur, à l’époque, quand j’ai commencé » (L) – « On commençait par préparer la terre, ça coule de source ! », « Ils mettaient le fumier d’abord » (U) – « On commençait vers la première semaine de mai... On ne faisait pas intervenir les saints ni les fameux saints de glace qui arrivent après autour du 12 mai et tout ça. Normalement, si on pouvait, si on mettait le maïs en terre la première semaine de mai, tout allait bien. On allait donc commencer à fumer, ça dépendait aussi, parce que, quelques fois, la terre était libre, si on ressemait dans le champ qui avait servi précédemment. D’autres fois, on allait semer sur du pré, on changeait. En particulier, parce qu’à l’époque, les désherbants étaient encore chez Monsanto et alors, de temps à autre, on faisait des rotations. Si c’était une prairie, on allait donc labourer une prairie qui, jusque-là, était attribuée au berger. Qui y faisait brouter ses brebis. Et il était dit qu’il devait la libérer... Quelques fois, j’ai vu dire : « Bon, le 25 avril, c’est fini ». Mais en général, on lui laissait jusqu’au premier mai, mais après, si on lui laissait jusqu’au 3, c’était déjà une grande faveur. Le 1^{er} mai, on commençait à mettre du fumier en petits tas, comme on faisait autrefois, la fumure, qu’il fallait, après, éparpiller à la main. Bon, ça, premier boulot. Éparpiller, c’était assez sommaire, parce que de toutes façons, ça allait être enterré. Et puis après, on labourait avec les attelages, deux paires de vache, le Brabant et voilà, et on faisait ça tranquillement, au pas des attelages. On labourait. Alors, je vous disais, bon, la surface moyenne, à mon avis, c’était, grand maximum, un hectare. Plutôt un peu moins », « Ah oui, on les fumait bien, on voulait de la récolte, c’était vivrier, on nourrissait les animaux, on nourrissait la volaille. On gardait suffisamment de fumier parce que l’engrais, on le laissait là où il était... Avec les petits moyens de l’époque, quand on achetait un sac d’engrais... Mais la fumure, oh oui ! Et justement, l’histoire de prendre un berger et d’héberger son troupeau, ça permettait de faire du fumier. On faisait beaucoup de litières, les vaches faisaient leurs besoins dans les champs et puis on les fermait tous les soirs. Elles étaient dans les bergeries les bêtes. Et on faisait du fumier. On faisait beaucoup de fumier. Ici, si vous allez à Lourdios et si vous visitez son musée, vous entendrez un monsieur un peu lyrique qui dit que le fumier, c’était notre or noir ! Bon, il est peut-être un peu lyrique quand il dit ça... », « Une anecdote de rien du tout : ici, y avait un paysan qui avait un champ de rien du tout, justement, qui n’était pas satisfaisant. Et alors il était persuadé qu’on avait dû lui jeter un sort, il avait alors demandé au curé du village de venir lui bénir son champ. Et alors le curé y avait été – évidemment, c’était son rôle, il n’allait pas refuser. Cela étant dit, quand il était arrivé sur le lieu, il avait vu qu’il y avait dans le champ – c’est vrai qu’il n’avait pas beaucoup d’allure – mais y avait un carré, un emplacement, où le maïs était beau. Et alors il avait dit au paysan : « Mais et ce morceau, là ? Ah, mais ça, Monsieur le curé, sauf votre respect, c’est le cul du tas de fumier ». Alors le prêtre aurait dit au paysan : « C’est sûr que ma bénédiction fera du bien, mais l’année

prochaine, il faudrait que tu fasses en sorte que tout le champ soit le cul du tas de fumier ! ». *C'est une bêtise, évidemment, inventée sûrement un soir de tuée de cochon, mais c'est significatif. Alors on fumait bien et on voulait de la récolte. Par rapport à la taille, on mettait vraiment du fumier* » (STJPP) – « *On avait des vaches et des mulets, on prenait le fumier, parce que quand on vide les étables comme ça, on fait un tas, là, on le prenait avec des tombereaux, des tombereaux ou des traîneaux, puis on faisait des petits tas. Mettons que c'est ça la parcelle, on fait le maïs là : on commence ici, on vient avec notre charrette, le mulet ou la vache, ici, on fait un petit tas, on peu plus loin tac ! tac ! On fait des tas, tout à la fourche, à la main, évidemment, puis après, on le roule. Toujours du côté d'en bas. Parce que c'est la pente. Mais seulement, quand on laboure vers le bas, tout le temps, si on fait cinq ou six ans en suivant, en haut, là, y a la terre qui manque. Alors le printemps, après, on fait deux sillons ou trois, ici, et avec les chevaux ou les vaches et le tombereau, on remonte tout ça en haut », « Sinon, ça s'entasse en bas dans la pente et en haut, il en manque. Chaque printemps, il fallait monter ça. Jusqu'en haut », « Donc le champ est prêt, on a mis le fumier en petits tas, on l'a éparpillé et allez ! On va commencer à labourer » (STEE)*

- Labour : « *Alors avec les mules, le soc et la charrue, ensuite avec les herses, on faisait le maïs comme ça* » (L) – « *Ils ne faisaient qu'un labour, à la charrue, avec les vaches* », « *On faisait tout à la main. On faisait les raies et puis y a un petit engin, on le tirait puis lui tenait derrière, ou Bernard, pour faire les raies et puis après, on faisait comme ça, de suite comme ça* », « *On faisait les mêmes choses qu'ailleurs, sauf qu'ici, ils ne faisaient qu'un labour* », « *Après, ils labouraient et après, le scénario, c'est le même* », « *Alors on faisait de suite comme ça et puis après, comme ça. Alors où y avait ça, on mettait le maïs [à l'intersection des raies]* », « *Mais l'opération très importante qu'ils faisaient avant le labourage, c'est de remonter la terre. Tous les ans, ils faisaient trois, quatre sillons en bas du champ et il fallait piocher, ça faisait ça de profondeur, et avec les vaches et le tombereau, ils montaient, ils remontaient la terre en haut. Parce qu'après, avec toutes ces opérations, la terre, elle ne remontait pas, elle dégringolait, alors pour que le champ soit toujours plat... Avec toutes ces opérations, je vous dis, ça se faisait toujours en descendant, donc la terre descendait, donc l'année d'après, fallait remonter* », « *Ici, ils avaient toujours un traîneau, tiré par des vaches ou autrement, après, ils avaient un tombereau, ils remplissaient le tombereau et ils allaient le vider en haut et voilà* » (U) – « *On faisait en suivant. S'il faisait beau, on enchaînait. Fumure, labour, préparation de la terre avec herse, canadienne, toujours tirées par les animaux, jusqu'à ce que la terre soit suffisamment meuble, prête* », « *En particulier pour labourer, il fallait être trois normalement. Puisqu'il y avait deux attelages de vaches qu'il fallait guider devant le Brabant et quelqu'un au Brabant. Et ma mère ou l'une de mes sœurs étaient tout à fait aptes à conduire l'attelage, au moins un des deux attelages devant et elles participaient. Et après, toujours pareil, une fois qu'on avait fini de labourer, les mêmes attelages devaient donc préparer la terre. Mais il se pouvait très bien qu'au moins un moment, ma mère ou l'une de mes sœurs en conduise l'un, en général quand même, on va dire le plus brave, le mieux habitué. Par exemple, chez moi, y avait une jument, et en principe deux attelages de vaches, des fois, y en avait trois, mais c'était plutôt que deux, deux attelages de vaches et la jument qui participaient à la préparation de la terre. Donc on était quand même à trois au moins à conduire les attelages dans le champ. On se suivait et on le faisait. Et alors les femmes pouvaient participer, oui* » (STJPP) – « *Labourer, c'était avec des vaches, avant. Après, les chevaux étaient arrivés. C'étaient des petites charrues, des charrues un peu spéciales : tout le cadre était en bois et le versoir se retournait. On labourait comme ça et quand on arrivait de l'autre côté, hop ! On tournait dans l'autre sens, ça faisait, c'était le même versoir qui faisait les deux. Mais c'était léger comme tout. Un cadre en bois, un pour tenir et les vaches pour tirer. Alors on n'allait pas à l'école, parce qu'il fallait guider les vaches, pour labourer, et*

puis un hectare, ça prenait pas mal de temps. Elles ruminait, elles marchaient, elles prenaient le temps ! Et après, il fallait préparer ça, la terre » (STEE)

- Passage du rouleau : *« Par contre, avant, ils lissaient la terre. Il passait un coup de herse. Après avoir labouré, ils passaient un coup de herse pour briser toutes les mottes, pour nettoyer. Et après, ils passaient un grand rouleau de bois, pour que ce soit bien lisse et après seulement, ils faisaient le quadrillage et à chaque intersection, ils mettaient le maïs », « Même que ce rouleau, on l'avait fabriqué ici à la maison, on s'était modernisés ! » (U) – « Il ne fallait pas spécialement une terre fine, non, pas spécialement, mais enfin, on la préparait quand même. Pour le blé, c'était beaucoup plus rudimentaire. On préparait pas la terre pour le blé. Pour le blé, on labourait, on égalisait un petit peu les sillons et on semait dessus, un seul passage de herse, on égalisait et après on semait. Tandis que pour le maïs, on faisait quand même plusieurs passages. Au minimum, un minimum de trois passages. Et encore! Y avait un premier passage avec un rouleau, pour égaliser, la herse après, ça fait déjà deux, et au moins deux passages de canadienne. Quatre, minimum. Si on pouvait, si c'était à peu près plat, on passait dans un sens puis dans l'autre. Avec les canadiennes, un passage en croix, on disait, pour recouper les mottes » (STJPP) – « On passait des herses. Là aussi, les lames étaient en fer, le cadre en bois. Quand c'était sec, vous aviez la herse qui sautait ! Ouille ! Ouille ! Ouille ! », « On essayait de rendre la terre la plus fine possible. Y avaient des rouleaux en bois, aussi, on passait ça aussi, et après, il fallait semer », « Il fallait la préparer le mieux possible, assez fine » (STEE)*

*** Semailles**

« On faisait un quadrillage », « On avait un outil, on passait sur la longueur puis sur la largeur, on faisait le quadrillage et on mettait, on semait un, deux pieds de maïs et pas partout. Mais on mettait de temps en temps un haricot. De temps en temps, on faisait des haricots avec le maïs », « Pour planter, c'étaient surtout les femmes. Alors toutes les femmes du quartier, tout ça, allaient, mettons, chez nous ou chez le voisin : « On sème aujourd'hui ! Allez ! Hop ! On y va ! ». Y avaient 10, 12 femmes qui arrivaient », « En principe, l'homme préparait et les femmes semaient après », « Et en ligne, toujours en ligne », « Et ça jasant en même temps » ? « Après, elles allaient ailleurs, c'était l'entraide », « Après, elles recouvraient avec le pied, on tassait avec le pied, on tassait un peu, tac ! Un peu de terre avec le pied », « Elles avaient un tablier, une poche dans le tablier, le maïs dedans » (L) – « Quand on semait, on y en mettait assez... Trois, quatre, cinq grains quelques fois. Y en a quelques fois qui pourrissaient, qui sortaient mal, et après, on choisissait, quand on piochait, on choisissait les jolis », « On disait : « Tu viens nous aider à semer ? ». Bon, le voisin arrivait, tout le monde s'y mettait et le lendemain, vous alliez dans le champ du voisin, quand il avait besoin », « Ils disaient « semer le maïs », oui, et « planter les patates », « Parce que sur le fond, ils mettaient une rangée de patates », « On le semait au mois de mai, quand on pouvait », « Ça dépendait de là-haut ! Du temps, oui » (U) – « Donc on préparait et après, on semait. Alors semer, comment on faisait ? J'ai vu évoluer, ça, un petit peu. J'ai vu, au début, des semoirs très rudimentaires, qui semaient deux rangées à la fois. Avec un repère sur chaque côté pour savoir, à l'allée et au retour, par où on était déjà passés. Pour garder l'écartement. Et puis ces semoirs, on faisait en sorte qu'ils en mettent suffisamment, de grains. Parce qu'on se disait qu'ils n'allaient peut-être pas tous germer. En principe, on n'était pas chiches sur la quantité de grains, parce que c'étaient des rouleaux qui étaient des fois un peu interchangeables, avec des trous qui étaient plus ou moins serrés ou écartés. Et ça conditionnait la quantité de maïs. On pouvait changer ces rouleaux », « Par contre, je vais vous raconter que j'ai vu évoluer la façon de semer. Au lieu de faire ça avec ces semoirs, qui

mettaient une quantité trop importante de maïs pour être sûr, après j'ai vécu un progrès, ce qu'on a estimé un progrès : on prenait les marquoirs – vous avez évoqué les marquoirs – donc le marquoir, avec, en principe, qui faisait quatre sillons ou trois, au moins, mais plutôt quatre puisque y en a un qui repassait par le derrière fait, pour garder l'écartement. Donc on en faisait trois à chaque fois, à chaque passage et y en avait un qui était neutralisé pour revenir dans le même endroit. Et alors on marquait avec le marquoir dans un sens, on marquait avec le marquoir perpendiculairement, ce qui vous donnait, après, des croisements de lignes et là, on mettait trois grains. Comptés. Trois. Et normalement la plupart germaient, ça germait bien. Ça, quand on l'a fait, on en était déjà pratiquement au maïs américain, quand j'ai vécu ça. C'est-à-dire que ça s'est passé pratiquement en même temps. Et alors on mettait trois grains. C'est eux qui ont dû nous dire : « Tu mets trois, surtout pas quatre et deux, c'est pas assez », « En principe, quand on fait ça, à ce moment-là, on le fait avec du maïs américain. En principe. Et on mettait les haricots aussi, parce que ma mère tenait à récolter des haricots », « Parce qu'on semait donc, là, à la main. Alors là, y avait de l'entraide et en principe féminine », « Là, il y avait donc nous, la famille participait, et déjà on avait quadrillé le matin, père et fils, en principe, ça c'était masculin. Et puis après, l'après-midi, on était semait. Mais alors, pour semer, c'était courant qu'on sollicite. Ou bien les femmes savaient très bien que quand on commençait à marquer le matin, - le voisin, il voyait qu'on marquait parce qu'on était à deux cents mètres les uns des autres, les fermes, ou à peine un peu plus – et donc la voisine venait d'elle-même ou bien on lui avait demandé si elle viendrait. Mais y avaient deux ou trois voisines qui pouvaient très bien se joindre. Et donc nous étions après, peut-être, une bonne dizaine, ce qui fait que le grand hectare dont je vous parlais, il était quand même semé. Si on commençait en début d'après-midi, normalement, il était fait pour quatre heures ou quatre heures et demi. Ça se clôturait par un goûter amélioré, parce qu'il y avait, n'est-ce pas, du monde extérieur. Et c'était aussi un moment où on échangeait, où on apprenait quelques nouvelles, où y avaient quelques commentaires. Et on le couvrait au fur et à mesure avec un petit geste du pied », « Chacun avait sa rangée. On se mettait en ligne, si vous voulez, les dix, là, si on était dix. On pouvait être dix, parce que y avait déjà toute la main-d'œuvre de la ferme plus, je vous dis, y avaient là de jolis moments d'entraide, en particulier féminine. Parce que le voisin préparait peut-être sa terre ou faisait autre chose, mais la voisine se libérait pour venir. Et puis après, bien sûr, le lendemain ou quand c'était le moment, ma mère pouvait très bien allée chez les autres », « C'était un peu pas affinité aussi... Y avait une sœur de ma mère qui était à un kilomètre, nous avions comme ça des moments d'entraide. Ou le dimanche, on allait rituellement à la messe et il était convenu, le dimanche, on disait : « Qu'est-ce que vous faites ? Bon, bé peut-être que tel jour, on sèmera le maïs ou on récoltera le maïs... ». Et il était convenu, si ça tenait toujours, qu'on mettrait un drap blanc à tel endroit, qui était visible d'une ferme à l'autre, et c'était réciproque. Et on savait par ce téléphone que l'après-midi, des fois, on allait les aider ou que eux allaient venir. Parce que c'était déjà plus ou moins envisagé. C'était la solidarité familiale. Ça existait aussi dans les villages. Je vous dis, c'étaient des mini propriétés, on se voyait les uns les autres » (STJPP) – « On préparait tout le champ puis on avait des semoirs à deux ou trois rangs. Derrière les vaches, c'est ça qui semait. Le semoir, si vous voulez, c'était une grande caisse, y avaient deux roues de chaque côté, c'était fait par un menuisier : y avaient des grandes roues en bois et autour, y avaient des pointes qui sortaient, autour de la roue. C'est des pointes qui faisaient tourner la machine, de chaque côté. D'un côté, vous aviez une roue, de l'autre côté, une autre. Au milieu, y avait un axe. Y avait une caisse et en face... Mais je vais vous montrer, j'ai un vieux semoir » (STEE)

*** Travaux de printemps et d'été**

- **Éclaircissage** : « On éclaircissait, on en laissait que trois, trois pieds », « On le faisait quand on piochait pour la première fois », « Quand il sortait, quand il était comme ça [à peu près à 15, 20 cm de hauteur] », « On passait avec la houe, on en laissait trois pieds », « Des fois, y en avait un, c'est comme dans la vie, il prenait un truc, il prenait un bel épi et des fois, le troisième, il... Il était plus chétif, c'est logique », « Les pieds, quand même, étaient relativement espacés. C'était pas comme maintenant où y en a un tous les deux centimètres. Là, ils étaient à ça l'un de l'autre, à 30 cm au moins, facile » (U) – « Et donc ce maïs, il naissait, il germait, il naissait et très souvent, ce qu'on devait faire - y en avait trop pour qu'il se développe correctement – alors après, quand il commençait à avoir trois feuilles, eh bien Papa devant et toute la famille derrière et tous ceux qui étaient aptes à faire quelque chose, avec un petit piochon, on parcourait le champ de maïs, on sarclait à la main, on travaillait un peu la terre pour désherber, pour empêcher l'herbe qui commençait à vouloir poindre, pour lui dire : « Calme-toi ! ». Et en même temps, au fur et à mesure qu'on avançait, on éclaircissait la rangée de maïs, « au pif », si je peux dire. Enfin, non, y avaient des critères : on nous apprenait combien on devait en laisser, à quel écartement à peu près et puis Papa et Maman n'étaient pas loin, ils regardaient un peu ce qu'on faisait. Même tout jeunes, on le faisait ça », « Chez moi, on employait le terme d'éclaircir, enfin je sais pas, en basque, le mot, il veut dire un qu'il y en avait trop et qu'il fallait donc les « raréfier » et moi, je vous dis éclaircir. Ça pourrait vouloir dire « raréfier », « Et ces petits pieds qu'on avait enlevés, ah ils pourrissaient là. Le maïs n'accepte pas d'être repiqué. Gamins, on s'est amusés, entre nous, entre mères et sœurs, à essayer d'en repiquer un ou un autre par là, ça ne marche pas. À ma connaissance, ça ne marche pas. Nous, moi, je ne l'ai jamais vu réussir ça. Par contre, y a d'autres choses – par exemple, on faisait des betteraves – et pour les betteraves, on faisait exactement la même chose : les betteraves, on les semait à la main, mais on en mettait largement plus qu'il n'en fallait. Et après, pour que la betterave se développe, il fallait absolument qu'elle ne soit pas bouffée par sa voisine. Il fallait qu'elle ait de la place, donc on éclaircissait. Mais la betterave, si par exemple, on avait de la place ailleurs, on pouvait en récupérer de celles qu'on avait arrachées et elles reprenaient si on les repiquait » (STJPP)

- **Sarclage** : « Ensuite, à la levée, quand il était assez haut, comme ça, on passait pour voir s'il y avait pas trop de lierre, de mauvaises herbes, parce que le désherbant n'existait pas. On le faisait à la main. Alors là, moi, je me rappelle, gamin, mes sœurs aussi, au mois de mai, comme ça, pendant les jours de vacances, ma mère nous amenait au pré : « Allez ! Désherbez le maïs ! », « Mais on le faisait à la main, on enlevait les herbes du pied surtout », « Si on le faisait bien une fois, après, on le laissait, parce qu'après, on n'avait plus le temps, c'était la saison des fourrages et tout ça, alors bon, le maïs, on lui foutait la paix quoi. S'il y avaient des parcelles où il y en avait beaucoup, beaucoup, on y revenait une fois de temps en temps, comme ça, un peu » (L) – « Aussitôt qu'il commençait à pousser un peu, on commençait à le sarcler. Parce qu'on le sarclait trois fois, au moins ! », « Et puis ici, on avait la fierté d'avoir le champ propre », « Y avait pas de désherbant, ils ne faisaient que sarcler, c'est tout », « On avait la fierté de voir le champ propre, alors il fallait nettoyer », « On le faisait tous ensemble », « Moi, je suis le deuxième enfant. Mais à l'époque, on était internes au lycée d'Oloron et quand on arrivait, le samedi et le dimanche, au mois de juin, c'était pour sarcler le maïs... Y avait toujours du travail à faire » (U) – « Ah pour le désherbage, on passait au moins une autre fois. Quand le maïs commençait à prendre un peu de hauteur, à 20 cm. Mais ce qu'on faisait là, par contre, on le sarclait avec les bêtes et une machine. On le sarclait plusieurs fois avec les bêtes. En principe, dans les maisons où y avait une jument ou un mulet, ça se faisait très bien avec un mulet. Mais on pouvait le faire aussi avec un attelage de vaches. Ou autrement, carrément quelques fois aussi, quand il y avait une bonne vache

sachant bien travailler, même une vache unique pouvait le faire. Ce travail de sarcler, de tirer le sarcloir. Alors y avait quelqu'un qui en principe tirait la bête et quelqu'un qui tenait le sarcloir derrière », « Alors ça, de ces sarcloirs, on pourrait en avoir 50 ou 60 ou plus, et j'aurais envie de les garder, parce qu'ils sont tous uniques. Alors ils étaient fabriqués par le menuisier-charpentier du coin, ils étaient fabriqués par le forgeron, le menuisier avait besoin du forgeron au moins pour les parties en fer qui rentraient dans la terre. Mais sinon, certains étaient tout en bois, les tout premiers en particulier qui ont juste une partie métallique pour l'usure du travail de la terre. Mais après, y en a eu des métalliques, ils sont tous différents. Y avaient deux choses qui intervenaient, là : y avait le savoir-faire de l'artisan, du forgeron du pays qui, le forgeron de mon village ne voulant pas être plus bête que le forgeron du village d'à côté et s'entendre dire – « Mes sarcloirs, ils sont meilleurs et ils sarclent mieux » – chacun s'appliquait ; et ce qui se passait aussi, et ça, je l'ai vu, c'est que l'agriculteur, le paysan comme on disait à l'époque et puis c'est un très joli mot le mot paysan, le paysan, il allait trouver l'artisan et il lui disait : « J'aimerais que ce que tu vas me faire soit... ». Donc on conjugait les deux, l'expérience du paysan et son envie, qui venait d'un savoir-faire, c'était le point de vue de l'utilisateur, l'ingéniosité de l'artisan. Et il y a des outils comme ça, moi, je suis en admiration. On sent les deux, la demande de l'utilisateur et l'ingéniosité de l'artisan et ça donne des outils qui sont réglables, ingénieux, oui », « Y en a qui nous disent, oui, que ça, c'était untel de tel village qui faisait ça. Oui, on a eu un peu ça. Mais pas pour en faire une généralité... Mais il nous est arrivé, à la vue d'un outil, de reconnaître que c'était untel de tel village qui l'avait fait. Parce qu'il avait son petit particularisme. Et dans les villages ici, je sais qu'un agriculteur encore récemment m'a dit : « Mon père avait été chez le forgeron du village d'à côté, presque en cachette, parce qu'il ne fallait pas qu'il se vexe, son forgeron habituel, mais il avait été voir celui-là, parce que ça, il le faisait très bien » » (STJPP) – « Alors dans ce champ de maïs, quand le maïs est comme ça [à peu près à 20 cm du sol], il faut le chausser... Mais ça dépendait du temps aussi. Mais si on n'avait pas bien préparé la terre, comme y avait pas de désherbant, y avait l'herbe qui commençait à pousser. Et des fois, il fallait tout passer avec des pioches. Tout piocher ! Un hectare ! Vous imaginez le boulot que ça donnait ? ! Il fallait des fois plus de dix jours ! », « De l'entraide ? Pas pour ça. Parce que chacun avait ses parcelles. Des fois, si le voisin avait fini un jour avant, ou comme ça, ou l'après-midi, s'il finissait à deux heures de l'après-midi, jusqu'à la nuit, il venait donner un coup de main. Mais ça, sinon, c'était un peu, y avait pas trop d'entraide pour ça », « C'était familial, ça, oui ! Mais attendez ! Deux fois on le faisait ! On le sarclait deux fois. À quinze ou vingt jours d'intervalle », « C'est-à-dire que y avait pas de machine pour préparer bien la terre. Le haut était préparé, mais en bas, pas du tout. On labourait pas profond eh ! À 10 cm, à tout casser ! », « Puis dès que les racines étaient là, l'herbe sortait. Ouille ! Ouille ! Ouille ! » (STEE)

- **Buttage** : « Ensuite, dès qu'il avait une certaine hauteur, on le buttait, un peu. On passait une houe, quoi, tirée par le mulet et tac ! On le buttait. Et ensuite, on lui foutait la paix ! » (L) – « Quelque temps après, oui, on le buttait, quand il était grand, quand il était comme ça [à 50 cm de hauteur] », « Mais là, on le buttait avec le mulet. Y avait un mulet pour travailler. Alors on avait un petit appareil qui était derrière le mulet, on mettait une personne qui conduisait le mulet, dans les raies, et puis le petit appareil. Chausser, on appelait ça chausser le maïs. Avec un outil en bois, avec un fer », « Nous, on les a toujours les outils, parce qu'après, le progrès, ça avait été qu'on avait licencié les vaches et on avait deux mulets. Donc les mulets, ça allait beaucoup plus vite, dans la conduite et tout, c'était sympa » (U) – « Puis le dernier passage avec le sarcloir, on buttait. On ajoutait au sarcloir... Le sarcloir servait une ou deux fois, on passait tous les huit, dix jours et puis quand le maïs était assez haut, vingt-cinq centimètres, peut-être trente, on disait : « Bon, maintenant, il va se

défendre ! ». *On faisait un dernier passage et derrière, on changeait la dernière pièce du sarcloir, on mettait quelque chose de plus important qui jetait un peu la terre des deux côtés et donc ça buttait. Ce qui fait qu'après, dans le maïs, l'herbe avait vraiment du mal. Parce que déjà le maïs lui faisait de l'ombre et avec ce système de butter, normalement, c'était fini, on ne sarclait plus, ni manuellement ni avec l'outil et les bêtes », « Alors on le laissait pousser » (STJPP) « On le chaussait la seconde fois. La première fois, on fait tout à la pioche et la seconde fois, on le chaussait », « Mais après, avec des espèces de charrue qui étaient arrivées, on faisait avec un mulet. On passait entre les rangées. C'est un truc comme ça, en « Y », si vous voulez, il chassait, il mettait la terre de chaque côté. Y avait la largeur voulue, un écartement entre les rangs et la machine faisait pas tout à fait la largeur, parce qu'il fallait pas trop se rapprocher rangées. On passait au milieu, à cinq centimètres de chaque rangée », « Mais attendez ! Moi, j'ai même vu une dame, qui vit encore, ici, eh bé le beau-père tirait la machine et elle, elle la tenait ! J'ai vu faire ça. C'est lui qui tirait la machine ! Et en remontant, il la mettait sur le dos. C'était la belle-fille et la belle-fille – parce que des fois, dans les rangées, on s'approchait un peu trop, y avait un maïs de couché ou comme ça – alors elle, avec le pied, elle l'arrangeait et ça recommençait. Maintenant les jeunes rigolent : « C'est pas possible ! Vous étiez plus fous que les fous ! », « On le chaussait en juin, début juillet. Ça dépend à quelle époque on le plante. Ça dépend du temps. Y a des années, on le plante quinze jours plus tôt » (STEE)*

- **Écimage** : « *On écimait le maïs dès qu'on avait, comment on appelle ça, la fleur, quoi, si vous voulez, qui commençait à grossir, vous savez, elle commençait à mûrir, dès que l'épi avait le poil noir, vous savez, qu'il commençait à mûrir, on coupait les cimes. Les cimes, on les jetait pas, on les mettait à l'interstice, entre l'épi et la coupure de la cime. Ça faisait, si vous voulez, un « V » et on mettait trois, quatre cimes là-dedans, à sécher », « On en mettait trois ou quatre au pied le plus vivace, qu'il tienne le coup quoi. Et ensuite, ça, ça séchait », « Quand c'était bien sec, les feuilles commençaient à craquer, on ramassait ça et on le mettait au grenier. On les donnait aux bêtes, aux vaches, l'hiver. Une fois par jour, tant qu'il y en avait, on leur en donnait une petite ration », « On le faisait en septembre et on laissait les cimes comme ça 4, 5 jours, qu'il y ait un degré hygrométrique assez faible... Après, au grenier, pour les bêtes, mais que pour les vaches. On n'en donnait pas tellement, parce que ça avait une propriété, je ne sais plus laquelle, alors un peu tous les jours... » (L) – « Au mois d'août, c'est le creux, le creux pour le maïs. Le maïs, il revient après, au mois de septembre. En septembre, on l'écime », « On écimait en septembre pour donner de la force, pour que le pied nourrisse bien l'épi et pour éviter la verse avec le mauvais temps », « Ici aussi, ça souffle ! », « En plus, la cime, quand elle était sèche, à l'automne, quand les vaches descendaient de la montagne, elles allaient dans le pâturage et on leur filait à manger la cime du maïs », « On les coupait avec un couteau » (U) – « On le récoltait en octobre, mais on y entraînait avant dans le champ de maïs. Parce qu'il y avait aussi une mode qui consistait, quand il avait passé la fleur, on coupait les cimes, je peux pas vous dire mieux, au-dessus de là où l'épi s'était formé. On coupait le testant de la tige au-dessus, qu'on récoltait pour le donner à manger aux bêtes, aux vaches. Non seulement on l'utilisait pour la nourriture des animaux, mais c'était aussi préventif par rapport au vent du sud. Qui pouvait, un peu plus tard, en début d'automne, faire des dégâts et coucher tout le maïs. S'il était étêté, il était quand même nettement moins sensible au vent. Moins haut et pas de prise pour le vent. Il avait nettement moins de prise au vent... Un vent chaud avec des rafales fortes. Donc on allait récupérer les têtes, les cimes, on appelait ça écimier », « On le faisait donc dès que la floraison était passée. Oui, dès que l'épi était bien formé. Ça se faisait en août, en principe », « Mais c'était un métier qu'on n'aimait pas tellement, d'enlever les cimes, je vous dirais. Parce qu'après, vous coupiez et vous le mettiez à l'épaule et les feuilles de maïs vous irritaient le cou, surtout qu'on*

n'était pas très habillés, l'été. Mais il fallait prendre la précaution quand même de prendre un vêtement, où on pouvait relever le col, s'il fallait le faire tout l'après-midi. Parce que si on n'allait en chercher qu'une brassée ou deux, tous les jours, comme on disait, pour les donner aux vaches, bon, une brassée ou deux, ça va toujours. Mais s'il fallait le faire tout un après-midi, on prenait soin de mettre un vêtement plutôt léger, mais avec un col qu'on pouvait relever » (STJPP) - « Après, il faut faire les cimes », « Puis fin septembre, on coupe les cimes. À partir du quinze, vingt septembre », « Le maïs, il avait les épis bien formés et puis vous savez, y a une barbe, là, il fallait que ça devienne noir ça. Ça commençait à sécher déjà. Mais ça, il fallait que ça soit noir. Alors on coupait ça avec des couteaux, on le récupérait. Les cimes, on les récupérait », « On en prend cinq ou six comme ça – du moins notre méthode, c'était comme ça – on en avait cinq ou six comme ça en tas, on les tournait, on les cassait et on les mettait entre l'épi et les trucs des cimes, là, à cheval », « Et en séchant, ça se serre et ça tombe pas. Puis quand c'est sec, il fallait en faire des fagots et les rentrer », « Y en a certains qui les ramassaient et qui les attachaient avec une feuille. Mais j'ai jamais fait ça moi », « Il faut attendre que ce soit sec, parce que c'était pour la nourriture des bêtes, tout ça. Et après, on faisait pas tout, là où y avaient les haricots, on laissait, évidemment ! », « Mais j'ai même vu récupérer, une fois que c'était assez sec ici, que l'épi était assez sec, récupérer les feuilles d'en bas, faire des fagots et récupérer ça pour les vaches. Je l'ai jamais fait, mais je l'ai vu », « On laissait ces petits fagots, ça dépendait, huit, dix, quinze jours. Parce que la tige doit sécher. Il faut que la tige sèche », « Après, on les mettait sur le foin, au fenil » (STEE)

- Enlèvement des feuilles (dans le champ) : *« On l'effeuillait pour que ça puisse aider le maïs à mûrir plus vite. On enlevait de la force au pied et c'était l'épi qui en profitait, il mûrissait plus vite. Y avait pas de perdution ailleurs, dans les feuilles. On l'effeuillait et ça, on en faisait des bouquets comme ça qu'on nouait avec une feuille, la plus verte, et on le mettait exactement au pied où on avait mis les cimes avant. C'était comme ça, c'était planté. Et ça, on le récoltait aussi et on en donnait aux vaches, mais chez nous, on en a eu donné aux brebis aussi. Quand elles étaient dedans, qu'il y avait de la neige, hop ! Le soir, on défaisait le paquet, elles raffolaient de ça ! », « On faisait ça quelque temps après l'écimage », « C'étaient les feuilles encore tendres, elles sont tendres encore. Ça sèche là, ça sèche vite et ça craquait. Presque c'était joli, ça sentait bon et ça, on le récoltait soigneusement, on les mettait dans les litières, on faisait de jolis ballots et allez ! Au grenier aussi ! » (L) – « Quelques fois, les années où nous étions vraiment à jour du reste du travail – parce qu'on sarclait la vigne, toujours tout à la main, récolter les pommes de terre, ça se faisait par là aussi, il fallait tout faire suivre, dans notre jardinage – en fin d'été, après avoir enlevé les cimes – et vous l'entendrez dire aussi qu'on allait dans les champs et qu'on récupérait les feuilles. Sur la tige, en-dessous de l'épi. On allait récupérer les feuilles de dessous et quand on en avait une poignée, on les liait un petit peu avec l'une des feuilles et ça aussi, ça servait encore à nourrir quelques bêtes, ça pouvait faire un appoint », « Ça valait ce que ça valait. Je pense qu'il y avait beaucoup de cellulose et pas beaucoup de matière. J'ai vu récolter ça et je l'ai fait... Ça se faisait, pas régulièrement et pas tous les ans. Il fallait que nous soyons à jour du reste, parce que quand même, c'était secondaire ce qu'on récupérait et ça demandait beaucoup de temps. Mais on l'a eu fait » (STJPP)*

*** Récolte**

« On le récoltait fin octobre. Avant le mauvais temps, on récoltait, on ramassait le maïs » (L) – « Le maïs, il fallait le mettre au grenier, dans un sac ou dans un drap. Alors on portait le

maïs et puis après, on l'égrenait au grenier », « Avant la récolte, on allait regarder, là. On allait ouvrir : « Voyons, qu'est-ce que ça donne ? Ah oui, c'est mûr... Celui-là, il est en lait encore, il est pas bon... », « Quand la robe était blanche, quand les feuilles étaient toutes blanches, on disait : « Ça doit être bon... », « À ce moment-là, avec la cime et tout, il fait plus de 1,60, 1,70 m... Il était très haut, ça faisait, pour ainsi dire, le double du pied... Je me souviens, j'étais peut-être pas aussi grand que maintenant, mais quand il fallait le couper, on le coupait à cette hauteur », « On allait au champ avec un tombereau et des paniers. Ça dépend de l'endroit où on se trouve. Si vous êtes dans un coin un peu civilisé, c'est avec un tombereau, sinon, c'est avec un sac, sur l'épaule », « On y allait l'après-midi, quand y avait plus de gelée, plus de rosée du matin, quand c'était sec, plus d'humidité », « Comme il y avait du travail par ailleurs, ils y allaient une partie de l'après-midi, ils en faisaient un peu le lendemain, ils recommençaient, le voisin ou la voisine venaient », « Y en avait bien pour deux jours. On ne faisait jamais le champ d'en bas en une journée... Mais enfin, il fallait faire petit à petit, faire les faix, les porter, parce que le maïs, il fallait aller le chercher, le grenier n'était qu'ici, alors des fois, sur le dos, on le portait au grenier », « On récoltait le maïs avec la robe, avec les feuilles, qu'on portait au grenier et après, on dépouillait cette robe », « Mais dans le grenier, on le mettait en tas, avec les feuilles. Et après, on attendait trois ou quatre jours, ou cinq quelques fois, quand on pouvait. Alors on disait à la voisine, au voisin : « Tu vas venir nous aider à dépouiller le maïs », « Enfin, ils faisaient gaffe quand même à l'humidité, c'était pas systématiquement en tas. C'était souvent étalé, que s'il y avait encore un peu d'humidité, il finisse de sécher » (U) – « On récoltait avec des paniers, on ramassait l'épi avec l'enveloppe », « Et là aussi, voisinage, entraide de voisinage. Même plus que pour semer. Parce que ça prenait quand même davantage de temps », « Donc on récoltait, oui, dans la convivialité, avec un panier. Normalement, ce sont les hommes qui sont chargés de faire progresser le panier et puis on parlait pas encore de parité, c'était un mot qui n'existait même pas dans la dictionnaire ! Cela étant dit, c'étaient nous qui étions chargés de faire progresser le panier, donc on intercalait les hommes et les femmes. On remplissait les paniers qu'ensuite on portait pleins et qu'il fallait vider dans un tombereau, qui avait déjà une caisse. Ou autrement, dans chaque maison, y avait une charrette qui servait aussi pour le foin, pour le bois, pour tout ce qu'on veut, et qu'on équipait pour cette occasion, qu'on fermait quoi. Ça y était dans toutes les maisons. C'était prévu, d'améliorer au moins une charrette en caisse pour pouvoir aller récolter le maïs », « On commençait pas tôt, non, et sans la rosée ! Sans la rosée et plutôt l'après-midi, carrément l'après-midi. Après ça dépendait de la quantité et de la main-d'œuvre. Ça pouvait s'étaler sur deux jours et puis ça faisait aussi plus cossu si vous en aviez pour deux jours. Si vous le rentriez en une fois, c'est que vous n'aviez qu'une parcelle petite... Je dis des bêtises, mais en principe, c'était sur deux jours », « Mais c'était rare si on le faisait en une fois. On allait le vider, souvent, on avait gardé un coin du fenil pour l'entreposer. Ou autrement, aussi, dans les fermes basques autrefois, y avait une grande entrée, qui servait un peu à tout et en particulier, elle pouvait servir à entreposer le maïs, un jour ou deux. Jusqu'à qu'on l'ait dépouillé » (SJTPP) – « La récolte ? Houuuuu ! En septembre eh ! Là aussi, ça dépendait du temps : si c'était une année pluvieuse, ça mûrissait pas aussi vite. Début octobre aussi, des fois c'est un peu plus tôt », « Là, on s'entraidait, pour ça. Y avaient cinq, six personnes. Pas toujours, mais on prenait, on se mettait, je sais pas moi, trois rangs chacun ou comme ça et on faisait des tas : mettons on faisait un tas là, moi, j'avais ce morceau, comme ça, à côté, de chaque côté et on jetait tout le maïs en tas, on faisait des tas, tout le long. Pareil, toute la journée, on passait l'hectare et on mettait en tas. Ou sinon, ça dépendait, des fois, le matin, on faisait les tas, l'après-midi, on les rentrait dans le tombereau avec les vaches ou les mulets ou c'était le contraire et après, il fallait dépouiller », « On les laissait dans le champ, puis quand on les rentrait, dans les étables, dans l'écurie ou l'étable, comme ça, parce que les bêtes n'étaient pas rentrées encore, les

bêtes étaient descendues des estives, mais elles étaient dehors. C'est pour ça qu'il fallait qu'on rentre le maïs avant que les brebis et les vaches et tout ça ne soient rentrés. Parce qu'il fallait le stocker quelque part. Et puis dépouiller. Ça aussi, on le faisait là, on se trouvait pas mal eh ! », « Les jambes, ça, l'hiver, on le coupait avec des pioches et on le récupérait pour faire de la litière » (STEE)

*** Effeillage des épis (après récolte)**

« Ensuite, le maïs était stocké avec les fanes, avec les feuilles, en bas, à la maison où j'étais, c'est du ciment, on mettait une pile de maïs énorme quoi », « Et ensuite, on faisait une soirée ou deux, avec les femmes, avec les hommes, pour « l'espélouquère ». On avait effeuillé les jambes du maïs, pas le maïs, le pied. Parce que quand on le récoltait, y avaient les jambes », « C'est-à-dire qu'on enlevait toutes les feuilles des jambes, des pieds du maïs. D'abord la cime, après, ensuite, les feuilles et ensuite, il ne restait que la tige, le pied et l'épi. Mais l'épi, on ne le défaisait pas sur pied. On le laissait. Alors quand on récoltait ensuite l'épi, on stockait et, assez vite, pour pas que ça fermente, y avaient deux, trois soirées, y avaient des crêpes, de tout quoi, on était 15, 20, y avaient des jeunes, tout ça, qui venaient, on s'amusait », « Oui « l'espélouquère », ça rassemblait du monde », « Je me rappelle, j'étais plus jeune, parce qu'on restait un moment, mais après, les parents nous disaient : « Allez vous coucher maintenant ! ». Et alors, je me rappelle, y avaient des jeunes filles et elles me disaient : « Est-ce que ta mère a invité untel ? Est-ce qu'elle a invité untel ? Tu vas dire à Pierre, à Gaston qu'on est là, qu'ils viennent ce soir ! ». Alors ils arrivaient et c'était la fête quoi ! », « Alors ma mère oubliait, des fois, de les avertir, alors je faisais le commissionnaire, je faisais le tour, j'étais gamin, 10, 12 ans. Alors voilà, on faisait ça et les fanes, la couverture, la robe du maïs, on la gardait aussi, et c'était mangé par les vaches aussi. On ne jetait rien », « On la mettait au grenier, avec les cimes et l'hiver, ça partait. Pop ! Pop ! Avec les cimes, avec tout. On en donnait un peu tous les jours, un peu tous les soirs », « Et les jambes du maïs, on les récoltait pour en faire de la litière. On avait un peu de paille d'orge, mais on la gardait pour donner aux bestiaux. Avec les jambes de maïs, on ramassait de la fougère, on mélangeait. Comme je vous dis, au maïs, on perdait rien. Il ne restait que la racine. Tout le reste, c'était absorbé » (L) – « On le dépouillait assez vite quand même, et après, on l'étendait dans le grenier, en épis », « On le dépouillait en famille au grenier », « Mais on dépouillait tout, tout ! On sortait ça aussi et on le donnait aux vaches. La robe, là, on la mettait dans un drap et on en portait quelques fois au grenier, les jours de pluie, comme ça, pour le bétail. On ramassait tout et on laissait que les épis. Dans le grenier. Et ils étaient dépouillés et après, on les faisait aller, comme ça, pour les faire sécher et le printemps, on sortait le grain », « C'étaient les deux moments importants qu'ils avaient, ça et le pèle-porc, c'étaient les deux grandes fêtes de l'année... Chacun racontait sa vie, son histoire, on blaguait un peu », « C'était l'occasion de la rencontre, tout le monde racontait un peu sa vie, le voisin qui n'était pas venu, tant pis pour lui, c'était lui qui chargeait... », « Après avoir dépouillé le maïs, ça, ça allait aux animaux, et après, ce qui restait, je crois qu'on appelait ça les jambes, ils les recoupaient et ça servait de litière pour les vaches, pour le bétail aussi... Le maïs, ici, c'était comme le cochon... », « Les feuilles, ils leur en donnaient aussi, comme ça, pour les occuper l'après-midi, en plus de leur repas » (U) – « Alors on lui enlevait l'enveloppe, là, au cours de soirées un peu conviviales et après, on le montait au grenier, toujours dans les mêmes paniers », « Des soirées conviviales, oui, on plaisantait, on se faisait bien quelques niches aussi et plutôt entre jeunes... Mais bon, ça commençait à évoluer ça. On avait quand même quelques occasions de se rencontrer, les filles qu'on devait garder sérieuses, n'est-ce pas, on commençait à les laisser circuler, quand j'étais jeune. Deuxièmement, je n'en ai pas connu des quantités. Parce que après est arrivée la

dépouilleuse mécanique. J'ai connu l'arrivée de la dépouilleuse soit avec moteur électrique soit avec le moteur Bernard qui a révolutionné nos campagnes. Je vais vous dire aussi que je n'en ai pas vécu des quantités de soirées pour dépouiller ! », « Dans le Pays basque, le maïs, c'est « artoa » et chez moi, on disait « biluztu artoa », « blanchir le maïs » pour « dépouiller le maïs ». En basque, c'est le « blanchiment du maïs ». Après, j'ai vécu plus de blanchiments de maïs où il fallait alimenter la dépouilleuse et évacuer aussi, parce que le rythme était différent. On est passés à un rendement différent. Avec la dépouilleuse mécanique. Et donc voilà, il fallait monter les paniers, on faisait des aller-retour au grenier, j'étais en âge, je l'ai vécu aussi » (STJPP) – « Là, c'était collectif. Là, y avaient minimum vingt, vingt-cinq personnes ! Et le soir eh ! », « Y avait pas de téléphone, mais on n'en avait même pas besoin, ça se voyait ! On s'entraidait », « Parce que tout le monde rentrait le maïs à peu près à la même période : « Il faudrait que je déjeune vite et que je dépouille vite ! ». On se passait le mot. Des fois, pendant une semaine, chaque soir, il fallait aller dépouiller à droite et à gauche ! », « Ici, on dit « éplucher le maïs », « Ça se dit « Artoa biluztu » [« le maïs dépouillé »]. Avec ça on dépouillait le maïs [un petit poinçon relié au doigt, le majeur, par une fine ficelle]. Il est vieux, celui-là ! On le mettait comme ça, on le prenait comme ça. Ça, c'est le maïs, qui a sa feuille comme ça, alors avec ça, on rentre là [à la base de l'épi, entre la feuille et l'épi], ça ici et ça de l'autre côté, allez ! Hop ! Cassé et dépouillé ! », « C'est en frêne ou en buis », « Des fois, vous aviez ça qui était en cuir, le truc pour tenir », « Et vous savez pourquoi on le suspendait ici, à l'intérieur du manteau de la cheminée ? Si le bois est tendre, en touchant, ça pliait. Là, il était tellement sec que ça passait », « Parce que des fois, on le faisait avec un morceau de noisetier, mais c'était pas bon. Ça se cassait, ça ne tenait pas. Il fallait qu'il soit sec », « Mais c'était la fête ! Hou la la ! C'était la fête et les anciens racontaient des histoires. On faisait du boulot quand on dépouillait le maïs eh ! C'était le bon temps quand même ! », « Vous aviez de 90 jusqu'à 8 ans ! Et on se voyait au moins ! », « Ça discutait, les anciens racontaient des histoires, des bêtises et puis vers dix heures, comme ça, y avait une petite collation, du café avec des gâteaux et puis une fois fini – des fois, on finissait pas – vers minuit, une heure, ça dépendait, là, y avait une petite accolade. Après, le saucisson et le pâté étaient venus, mais au départ, y avait que du pain et du fromage. Et un peu de vin. Et attendez ! Quand on dépouillait, la gourde passait pour les hommes, le vin, et pour les femmes, le café. Mais ça travaillait eh ! Y avaient deux porteurs, puis on le stockait dans le grenier », « Une vingtaine de personnes, ça travaille une vingtaine de personnes ! », « Ça nous tardait que ça arrive ! C'était convivial ! », « Il existait des devinettes, comme ça, les anciens racontaient des histoires et des gens sortaient certaines bêtises et les gens rigolaient. Puis on s'entendait pas d'une personne à l'autre quand y avait une vingtaine de personnes ! » (STEE)

* Égrenage

« On égrenait avec une cuve et une barre de fer, à la main, comme ça ! », « Mais on faisait pareil pour tous les épis », « On l'égrenait au printemps, quand on en avait besoin » (L) – « Vous savez comment ils égrenaient ? On prenait un tabouret, on s'asseyait dessus et ils avaient une barre de fer, large comme ça, comme une queue de poêle, si vous voulez. Je n'ai rien ici, mais avec une cuillère, je vais faire ça... Ce sont des barres qui étaient longues comme ça, on s'asseyait là, on le mettait là et en grattant contre l'épi de maïs, on dégrenait comme ça le maïs semence. On grattait là » (STEE)

* Répartition des tâches : Notion dispersée dans les autres rubriques

* Cultures associées

« On mettait quelques haricots avec le maïs, mais pas beaucoup », « On mettait ce qu'on avait », « C'était moins renommé que maintenant. Maintenant, c'est toujours le Tarbais qu'on a semé. Et sinon, l'Espagnol aussi », « Mais ici, on n'en mettait pas tellement des haricots parce qu'après, ils faisaient comme ça aux maïs, ils les courbaient, alors non, quelques-uns, mais rares », « Ils en mettaient en fond, dans les dernières rangées, ils en mettaient un peu comme ça », « Le haricot, il faisait tomber le maïs ! Parce que s'il montait, il montait tellement haut qu'après, on a dit : « Non, non, non ! On n'en mettra plus dans le maïs ! », « Ils devaient choisir entre le haricot et le maïs, ils ont choisi le maïs », « On n'était pas tellement ni pour les haricots ni pour les potirons non plus » (U) – « On mettait les haricots en même temps que le maïs », « Comment vous dire ? Ma mère trouvait qu'on n'en mettait pas assez, parce qu'après, nous les enfants, on était embauchés pour aller récolter les haricots avec elle, dans le champ, au mois d'août, à peu près, et c'est quelque chose qu'on n'aimait pas tellement, alors ma mère nous grondait : « Mettez-en des haricots ! ». Et nous on en mettait, on en mettait, oui, et elle, elle en mettait plus que nous », « Il y a des vieux semoirs où il y a deux rouleaux, côte à côte. Dans une case, on mettait le maïs, le rouleau était avec un certain nombre de trous, pour laisser tomber les grains à une certaine fréquence. Et juste côte à côte, il y avait la case pour les haricots avec quand même les trous beaucoup plus espacés. Et même quand ils semaient à la main, dans la rangée du marquoir et donc carrément au pif, ils mettaient aussi des haricots, eh oui ! Chez moi, j'ai toujours vu cultiver des haricots. Et je n'aimais pas tellement ça, moi, parce que, je vous dis, après, je faisais partie, même pour récolter les haricots, on nous affublait, nous les hommes, d'un tablier de devant, qu'on rabattait pour faire une grande poche devant, on était même assimilés exactement comme les femmes, avec ce grand tablier de devant où on devait stocker nos haricots... » (STJPP) – « Une fois fait le maïs, quand le maïs commençait à sortir, eh bé les femmes, elles allaient planter le haricot, dans le champ du maïs, mais assez éparpillé, parce que c'est les pieds de maïs qui faisaient les tuteurs », « C'est pour ça qu'il ne fallait pas les mettre trop proches, sinon, avec le poids, ça risquait de le faire tomber », « Quand le maïs commençait à sortir, à peine, parce qu'elles voient où sont les rangées, mais il est tout petit, encore que ça dépend du temps aussi, alors elles plantaient le haricot. Elles le mettaient la veille à tremper dans de l'eau. Pour que ça sorte plus vite. Un jour avant ou comme ça. Puis elles plantaient », « Ça ressemblait au Tarbais. Ça ressemblait aussi. Mais c'était un petit haricot, je sais pas, bizarre. Je sais pas ce que c'était, c'étaient toujours les mêmes semences. Moi, j'ai toujours connu ça », « C'était le travail des femmes, parce que c'était facile à faire. Les hommes avaient d'autres boulots. Mais ici, oui, c'étaient les femmes qui faisaient ça », « On récoltait les haricots en septembre, il fallait le faire quand y avaient les cimes, juste. Quand on enlevait les cimes, déjà y avaient les haricots qui étaient prêts. Alors souvent, c'étaient les femmes, c'était un travail de femmes, le dimanche, comme ça. Puisque dans la semaine, au mois de septembre, comme ça, y avait la fougère à faire et ceci cela, ce sont les femmes qui ramassaient ça. Elles avaient de grands tabliers, des grands tabliers, pas des tabliers de ménagère, plutôt comme des tabliers de cuisinier. Elles repliaient le devant, elles le foutaient là, ça faisait un sac, elles mettaient les cosses là. Elles les récupéraient, elles les mettaient là », « Tout était en sec. Pour l'hiver. En vert, je sais si ça se faisait. Pour manger une fois ou une autre, mais non, c'était en sec », « On en mettait dans la soupe au moins tous les jours. Et puis ils faisaient des ragoûts de haricots... Avec un peu de lard... Sinon, rien... Quelques patates, avec des poireaux, en vinaigrette, de l'ail, un peu d'oignon. Mais pratiquement toute l'année il fallait du haricot ! Toute l'année, y avait le haricot. C'étaient la soupe, les haricots, les patates », « On mangeait bien, mais pas toujours à notre faim, peut-être, mais on mangeait bien » (STEE)

*** Autres cultures**

« On faisait aussi de l'orge. Avant, on avait fait du blé, je m'en souviens, mais ça donnait peu alors on avait abandonné, on faisait plutôt de l'orge », « On plantait les patates au mois de mai, début mai », « On avait aussi des poireaux, des salades au jardin » (U) – « Y avait autant de blé à l'époque, un peu moins d'un hectare. Et après, on faisait jusqu'à faire le pain à la ferme. Qu'est-ce qu'on cultivait aussi ? Un joli, un grand morceau de pommes de terre, pour la consommation familiale et puis même un peu pour les animaux, pour engraisser le porc. Des betteraves aussi, pour les animaux. Y avait un peu de vigne. Maintenant, y a l'Irouleguy, un petit vignoble qui commence à être connu. À l'époque, il n'y avait aucune commercialisation. Chaque ferme avait un morceau de vigne, chez moi, c'était de l'ordre d'un demi-hectare, et en pente, cultivé tout à la main, pioché, fumé, sarclé et récolté évidemment. Et sulfaté, enfin tout », « Pendant l'année, on avait les betteraves, quelques rangées de betteraves, qu'on semait en même temps que les pommes de terre. Et alors on allait effeuiller les betteraves couramment et la feuille de betterave repousse et donc allez ! On effeuillait et puis quand on avait fini, ça avait repoussé là où on l'avait fait dix jours avant et ainsi de suite. Et des fois, quand on avait estimé qu'on en avait laissé trop, de betteraves qu'on éclaircissait, eh bien il nous arrivait d'en arracher et de les donner aux cochons même avant le moment de la récolte. Ça, c'était la betterave qui servait pour ces moments de disette. Et puis y avait le verger, y avaient certaines pommes, on ne faisait plus de cidre, alors y avaient aussi des pommes de petite qualité et en abondance, donc c'était tout ça qui faisait partie de l'appoint pour nourrir les cochons. En attendant de les envoyer en liberté et dans les bois pour récupérer châtaignes et glands. Et après, une fois revenus, avant de les égorger pour la provision familiale, on les nourrissait quelque temps au maïs, justement. On les finissait au maïs. C'était l'expression » (STJPP) – « Par contre, j'ai pas connu, j'ai à peine connu le blé. J'ai vu, j'ai des souvenirs très vagues, mais je peux pas vous dire comment ça se passait. J'étais tout gamin, gamin, gamin. J'ai vu les femmes faire des fagots de blé, les rentrer, les mettre comme ça [en gerbes], oui, pour qu'ils sèchent. Le battage, je l'ai jamais vu. J'ai bien entendu les parents dire qu'ils allaient battre le blé, comme ça, parce qu'on était gamins, mais j'ai pas vu, j'ai pas connu » (STEE)

*** Élevage**

« On a toujours fait des brebis laitières, tout le temps... Et des vaches blondes, qu'on avait dans le temps, c'était pas la Blonde d'Aquitaine, c'était la vache plus rustique », « Chez moi, à l'époque, y avaient dans les 250 brebis et une dizaine de vaches. Parce que y avait du monde, mon père, ma mère, j'ai connu mon grand-père décédé en 1950 et j'ai eu la chance d'avoir un oncle célibataire, qui a travaillé sur l'exploitation, qui était toujours berger. Il transhumait dans la plaine et il a été à la montagne », « Après le brevet, j'ai pas hésité, j'ai préféré travailler à la maison, alors on gardait un troupeau de brebis et de vaches, le reste transhumait avec l'oncle que j'avais. Et puis au mois de mai qui est arrivé, on m'a mis avec 150 brebis laitières, tout seul, à me débrouiller, dans une vieille cabane avec un vieux berger. Je savais faire les fromages, tirer le lait, tout ça ! » (L) – « On avait une dizaine de vaches, on en avait eu jusqu'à 13, 14, mais enfin, au commencement, ça avait été 10 », « Ça a toujours été la Béarnaise. Après, on en a eu d'autres, ils ont changé, y a eu une question de rentabilité qui s'est posée. Ce sont des Frisonnes Pis Noir. Parce que les autres ne faisaient pas de lait, elles élevaient un veau et encore ! Mais après, c'était fini. Tandis que les autres, elles avaient du lait dix mois par an ! », « On avait aussi 4 ou 5 juments, pour les poulains et les mulets. Y avait un syndicat de muletiers, on allait dans le Poitou acheter un âne à prix d'or, pour couvrir les juments. Et un cheval aussi, un cheval et un âne », « On avait deux cochons, comme ça, on avait la viande, on vivait du cochon », « Des canards aussi, mais pas

longtemps, des lapins, quelques-uns et des poules pour les œufs » (U) – « Et puis après, sinon, c'était un pays d'élevage, on avait quelques, y avaient en particulier des vaches et des brebis. Et on pratiquait la transhumance », « Eh bien, il y avait 10, 12 vaches, auxquelles on demandait de travailler aussi, elles étaient attelées tous les jours, elles avaient l'habitude d'aller au joug et puis l'hiver, on n'avait pas de brebis à nous, mon père prenait un berger. Qui venait avec son troupeau, mettons du 1^{er} novembre, courant novembre, jusqu'au 1^{er} mai. Mais au 1^{er} mai, il devait s'en aller, il repartait dans les pâturages communaux en transhumance et s'il lui était accordé un tout petit supplément – par exemple, une année où il faisait vraiment mauvais – bon, ils ne le mettaient pas à la porte le 1^{er} mai, mais je ne l'ai jamais vu dépasser, mettons le 5 mai, allez ! », « Mon père n'avait que des vaches. Des cochons, de la volaille. Au berger, on lui louait, il lui vendait le regain que nous faisons – ça, nos vaches, je ne sais pas si elles en ont jamais goûté beaucoup – le regain, et les herbes, on appelait ça les pacages », « Le berger louait, il avait un petit studio pas très loin, je n'ai pas connu de berger à demeure. Des fois, ça se faisait. Dans d'autres propriétés à côté de chez nous, ça se faisait, le berger était hébergé aussi. Chez moi, ils avaient trouvé une autre solution, alors je n'ai pas vécu ça. Le berger venait tous les jours, évidemment, mais il ne vivait pas avec nous. Il était familial, il restait manger quelques fois, c'était la vie rurale eh ! Il venait pas comme quand on va au bureau eh ! Mais il ne vivait pas avec nous, non », « On en gardait quelques-unes de ces vaches, celles qui donnaient du lait et celles qu'il fallait pour faire le foin, pour travailler, celles qu'on attelait tous les jours. Celles-là, il n'était pas question de les envoyer. Mais on en envoyait à peu près une moitié, l'été, sur les pâturages aussi. C'était la race pyrénéenne de l'époque, celle que certains passionnés essaient de sauver maintenant. C'était celle qui existait, ici, partout, au Béarn et au Pays basque, avant la Blonde d'Aquitaine. Elle était plus menue, de belles cornes un peu en forme de lyre. Maintenant, y a des passionnés qui essaient d'empêcher qu'elle se perde tout à fait cette race. Mais c'est sûr qu'elle était nettement... Même les plus belles de celle-là, elles ont je ne sais pas combien de moins que la Blonde d'Aquitaine actuelle, en poids, en carcasse. Donc tout le monde s'est mis à la Blonde d'Aquitaine. Ça, c'est une mutation que j'ai vécue aussi » (STJPP) – « Y avait une dizaine de vaches et une cinquantaine de brebis. Et dans chaque famille, dans chaque maison, y avaient 4, 5 jusqu'à 8 enfants... Mais nous, on n'était que 4... » (STEE)

CONSERVATION

« Bon pour les épis, à un moment donné, on avait une galerie, là-bas, y avait une grande galerie, y avaient des poutres, alors on faisait des flocs comme ça, mais alors plus volumineux, des tresses quoi. On en faisait 10, 12, 15, vous savez, comme ça, les plus jolis quoi. Quand elles « espélouquaient », les dames, le soir, un petit trognon comme ça, bon, on le coupait, on le mettait à part, à la galerie, étalé, ça séchait comme ça. Maintenant, les gros comme ça, les beaux épis, on les gardait et on les pendait, on faisait des tresses qu'on pendait à la poutre. Et au fur et à mesure que ça séchait, qu'on en avait besoin, ça y était » (L) – « Dans le grenier, j'ai vécu des après-midis où il fallait remuer ce maïs pour ne pas qu'il moisisse, parce qu'on l'avait peut-être rentré sans le foehn, justement, et on l'avait monté. Alors avec une pelle, on commençait par bouger le maïs, on le déplaçait, en même temps, on le retournait plus ou moins », « Évidemment, il s'aérait, jusqu'à qu'on arrive à l'autre bout... Des après-midis où, au début, c'était amusant, puis après, ça l'était moins, mais fallait finir et on faisait. Oui, on le surveillait, bien sûr qu'on le surveillait ! C'était la récolte eh ! On ne voulait pas qu'il moisisse » (STJPP) – « On stockait les épis dans les greniers, ici, au-dessus de la maison. On les étalait, partout, et puis quand y avait beaucoup de maïs, c'était pas tout à fait sec, toutes les semaines ou comme ça, il fallait le retourner plus ou moins. Pour qu'il moisisse pas. Et quand y avait pas assez, on faisait des tresses comme ça et on le

suspendait », « On les mettait aussi au grenier, en haut du faîtage. Le faîtage d'une maison, c'est comme ça, il y a des petites barres pour tenir, là, on le suspendait. Et pour faire les tresses, on mettait de la liane. C'est la liane qui servait de corde. Une liane qu'on trouvait dans les bois », « On pouvait aussi les tresser, oh oui ! Quand y avait pas assez de place, il fallait qu'il sèche. Mais il séchait mieux tressé » (STEE)

CHOIX des SEMENCES

« On sélectionnait les beaux épis, pour replanter à la saison prochaine », « C'était la beauté des épis, la beauté des grains. Et alors, je me rappelle, pour semer, on enlevait, on gardait pas le bas ni on gardait pas le haut. On prenait à peu près cette hauteur-là. Ça faisait à peu près la moitié de l'épi. La partie centrale. On ne sélectionnait pas comme aujourd'hui, parce que j'ai été maïsiculteur, j'en ai fait du maïs ! », « Mes parents le faisaient comme ça, on allait chercher 20 ou 30 épis, des jolis : « Allez, on va commencer à préparer les grains pour semer ! ». Et voilà, c'était pas comme aujourd'hui ! Oh la la ! » (L) – « On enlevait le bout, là, et après le reste. Mais le haut de l'épi, on n'y faisait pas attention... On gardait la partie centrale, ouais, en gros, les deux-tiers », « Comment vous avez fait, vous, pour faire le choix de votre mari ? Au cas où vous êtes mariée... On n'avait pas de critère de sélection... Y en avait des jolis... Ça se sent... On voit puis c'était vite fait. On triait ces choses et allez ! Hop ! Et puis après, on coupait le bout », « C'est une vue générale, on faisait pas une sélection bien précise, c'était un aspect général », « On n'a jamais échangé de semences avec les autres, on savait que ça n'irait pas », « Au printemps, avant de semer, on commençait à s'occuper de la semence, au mois de mai », « Parce que le maïs qu'ils vont semer, il a droit à un traitement spécial. Celui-là, il a un égreneur mécanique, qu'on tournait, alors que le maïs de la semence, il avait droit, lui, à l'ancienne, avec le morceau de fer et ils grattaient pour ne pas les esquinter. L'épi qui a été sélectionné pour la semence, lui, il a droit à « Hop ! Hop ! », on garde entre les deux, il est égrené à la main », « C'est-à-dire qu'on prend l'épi, on met la barre de fer comme ça, elle est à plat, et vu que y a plus le bout de l'épi, ils font le tour et allez ! Normalement, il est pas esquinté, il est impec », « On le faisait au moment » (U) – « Et il arrivait – vous me parliez de sélectionner les semences, de garder d'une année sur l'autre – il arrivait quelques fois que j'ai vu faire des échanges, de semences. Avec le village à côté, à trois kilomètres, on n'allait pas à l'INRA eh ! J'ai vu mon père dire : « Té, cette année, on va échanger la semence avec un agriculteur ». On se connaissait, on était à trois kilomètres les uns des autres, on se voyait aux marchés, y avaient des fougères collectives où on se voyait l'automne pour aller faire la litière. On voisinait, par exemple, pour la litière », « Des fougères, la fougère. La fougère qui couvre les collines, partout, ici. On la récupère pour la litière. C'était plus au moins communal, oui. Et chacun avait un droit de coupe sur un bout de parcelle. Donc on se fréquentait. Et j'ai vu faire des échanges de semences », « Eh bien, non, justement, je ne suis pas capable de vous dire ça, les raisons pour lesquelles on échangeait ces semences. À l'époque, nous, on était gamins, ils faisaient maïs... C'était pas aller chercher parce que lui était mieux équipé que nous. J'ai vu échanger, ce qui voulait dire que nous, on a semé ce maïs-là cette année-là, c'est sûr, ça, j'en suis sûr, parce que ça, je l'ai fait, mais sans doute que celui avec qui mon père avait fait l'échange, il a aussi semé le maïs qui venait de chez nous. Je suppose. En tous les cas, c'était échangé. C'était pas acheté », « On échangeait le grain. Et vous devez avoir connaissance de ça aussi. On avait ce qu'on appelait la mesure, une unité, je ne me souviens plus de la contenance exacte maintenant, c'est de l'ordre du décalitre ou un peu moins. Y avaient des mesures. Alors soit elles étaient rondes, en bois, évidemment, à l'époque, beaucoup de choses étaient en bois. Chez moi, c'était carré. C'était un cube, ouvert et alors, vous échangez une mesure : nous, on donnait une mesure et on récupérait une mesure. On échangeait le grain, donc le maïs égrené. Pas les épis », « On n'achetait pas, je n'ai pas vu acheter de... Moi, j'ai connu la naissance de la coopérative

agricole du coin, à l'époque, bon, bé, je n'ai jamais entendu à ce moment-là, jusqu'au maïs américain, qu'on achetait de la semence de maïs. Ni de blé. On faisait pareil pour le blé, on gardait. Et on semait le blé à la volée », « J'ai souvenir qu'on égrenait à la machine, enfin une machine, manuelle, évidemment, un égretoir à manivelle, tout simplement. Mais sinon, je ne peux pas vous dire précisément : est-ce qu'on triait dans l'épi, vous voulez dire, les grains qui arrivent en bout de l'épi ? Ils sont un peu moindres, on peut supposer, oui, qu'ils... Mais Je préfère ne pas affirmer... Parce que j'ai oublié, c'est loin tout ça! Vous imaginez ! », « J'ai vu sélectionner les épis, oui, on choisissait les épis qui étaient beaux, dont les grains étaient bien charnus, je vous dis, ça, je sais. Mon père ou ma mère triait des épis par rapport au coup d'œil. Au coup d'œil, à la conformation, après est-ce qu'on utilisait vraiment tous les grains, ça, je peux pas vous dire. Pourtant, j'étais souvent préposé à l'égrenage, parce que j'avais deux sœurs avant moi, mais c'était facile de dire que c'était un métier masculin ça, pour un garçon, allons ! Parce que c'était au grenier qu'on conservait ça. Quand on avait récolté le maïs, y avaient aussi les fameuses soirées où on dépouillait l'enveloppe du maïs, qui étaient des soirées un peu conviviales, festives. Et puis après, on montait ça avec des paniers, on le montait au grenier. Et donc après, la machine à égrener était au grenier et quand il en fallait pour la volaille, quand il en fallait, voilà, on allait au grenier, puis fallait redescendre du grenier avec le récipient qu'on nous avait donné et qui était plein de grains, le seau ou je ne sais. Il fallait égrener et puis quand y en avait plus, on recommençait », « Je ne suis pas sûr de ça, de la façon dont on les égrenait, si on faisait différemment. Je suis pas sûr. L'ordinaire, je sais, tous les jours. Est-ce qu'on les égrenait différemment pour pas les abîmer ou est-ce qu'on les égrenait à la main ? Eh bé, joker ! Je ne vais pas affirmer ce que je ne sais pas ! », « Mais après, avant d'attendre qu'on en ait bouffé les trois quarts du maïs, avec les cochons, les poules et tout ça, mes parents, oui, triaient des paniers de semences. Des épis qui seraient destinés, après, à être égrenés, pour la semence. Mais comment on les égrenait, je ne me rappelle pas. Je l'ai vécu, c'est sûr, mais je l'ai oublié, « Les plus beaux épis, on les mettait à part, parce qu'on commençait à faire de la place. Je vous dis, au début, on étalait dans tout le grenier. Après, au fur et à mesure qu'on utilisait le maïs, il commençait à y avoir de la place dans le grenier, donc à un moment donné, assez vite quand même, dans la partie qui venait de se libérer, on mettait ce qui deviendrait la semence » (STJPP) – « On prenait les jolis. Le bout, on ne le gardait pas », « C'est les parents qui le faisaient, j'étais jeune à l'époque ! », « Ce qui comptait, c'étaient les grains, surtout, c'était la grandeur des grains », « Souvent, la semence, c'étaient les tresses. On gardait les trucs en suspens parce qu'ils séchaient bien », « Mais les maïs pour la semence, ils les séparaient assez vite ceux-là, ils savaient lesquels c'étaient. Parce que l'autre, il fallait le faire moudre, égrener et moudre », « Ici, ça se faisait, entre maisons, d'échanger la semence. Oui, oui, ils le faisaient pour que ça dégénère pas trop. Ils échangeaient un peu. Pas toujours, mais de temps en temps, oui. Pas tout, mais un peu, oui. Ils échangeaient un peu, oui. Même les haricots » (STEE)

ACCIDENTS de la VÉGÉTATION

« Des fois, certaines années, le maïs se couchait à cause du vent », « Sinon, y avait une vermine, y a des trucs qui se mettaient dans la tige, alors il se cassait la gueule » (U)

OUTILS : Notion répartie dans les autres rubriques

TRANSFORMATION

- **Pour les animaux** : « On réservait la totalité pour les animaux et un peu de blanc pour gaver les canards », « On en donnait surtout aux animaux, aux cochons et aux canards et aux

poules », « On gavait avec celui qu'on faisait, c'était un maïs blanc, on en prenait une quantité, on semait des deux conditions quoi. On semait celui-là, si vous voulez et ensuite, un blanc. On faisait 10, 12 rangées de blanc, pour le gavage », « Aux cochons et aux poules, on le donnait en grains », « Pour les canards, on le faisait cuire. Pour le gavage. Et on en faisait, des fois, on avait des petits poussins, on avait un moulin pas loin, on en faisait moudre un peu, de temps en temps, un sac quoi. Même aux brebis, on leur donnait en grains » (L) – « On le donnait aux poules, en grains et puis après, y a un moulin, en haut, là, ils faisaient moudre la farine, le moulin faisait la farine et puis avec la farine, on soignait les cochons toute l'année, avec des choux. On allait chercher de la verdure et puis on arrosait un peu où ils mangeaient avec cette farine qu'on faisait partir. On faisait deux sacs de farine. Deux sacs ou trois pour passer les cochons et on faisait partir cette farine qu'on faisait avec le maïs. Et puis on en gardait une partie pour les poules », « Disons qu'on avait une chaudière, une grande chaudière, on y mettait des pommes de terre, des choux, on en mettait pour faire une bonne pâtée quoi, et après, on ajoutait la farine », « C'étaient les poules et les cochons qui en profitaient le plus » (U) – « On le donnait plutôt en farine, donc il fallait broyer, mais là aussi, ça dépendait : pour les toutes jeunes volailles, les tout petits canards, les tout petits poussins, ma mère prétendait qu'on leur broie le plus fin possible. Et elle en faisait de la pâtée. Sur le broyeur, y avait un réglage, une molette à tourner. Plus on serrait la molette pour faire de la farine fine et plus c'était difficile de tourner la manivelle. Alors on essayait de satisfaire. Par contre, pour le porc adulte, par exemple, on broyait beaucoup plus grossièrement. Mais on faisait de la pâtée quand même... On en donnait même aux agneaux » (STJPP) « Les animaux, les cochons à peine un peu. On le donnait en entier, comme ça. Ils se débrouillaient. Y avaient que les cochons qui en mangeaient », « Mais y en avait pas beaucoup des cochons, un, deux cochons par maison. Et puis y avait la châtaigne et tout, à l'époque, les gens ramassaient la châtaigne, les cochons mangeaient un peu de maïs, mais un hectare, quand même, ça devait produire, mais bon... » (STEE)

- **Pour les hommes :** « Et ensuite, on gardait un peu de farine, quand on faisait des galettes, des petites miques, vous savez, dans la soupe, comme ça. Avec de la farine de blé et un peu de farine de maïs. Mais on en gardait très peu pour nous, très, très peu », « C'est ma mère qui faisait ça, elle faisait une garbure et elle y mettait des trucs comme ça dedans. On était contents, mais on n'en était pas très friands. Y en a qui en faisaient beaucoup, nous, non », « Y avait un battoir, une « glèbe », on s'en servait pour battre le lait, pour battre le caillé, ça remplace le fouet, si vous voulez, le fouet métallique. Mais nous, c'était pour le lait » (L) – « Quelques fois, on faisait des crêpes de maïs, parce que, quand on n'avait pas de pain, on faisait des crêpes avec la farine de maïs... », « On en a mangé du maïs... », « On faisait du pastet, oui, on faisait la broye aussi : on mettait du lait et un peu d'eau. C'est plus liquide. Et alors on mettait un peu de le lait ou on la mangeait comme ça. Comme si c'était un gâteau... » (U) – « Les animaux, ils en mangeaient pas beaucoup. C'était pour les personnes », « On en faisait le pain, les galettes. Tout le pain, c'était ça. Y avait pas de pain avant. C'était ça. Du blé, oui, y avait un peu de blé, mais ils faisaient avec les deux », « Ils mélangeaient les deux farines, on appelle ça des galettes ici. Mais ça n'est pas ça qu'ils faisaient. Ils faisaient des, j'ai à peine connu, mais ils faisaient des boules de pain avant. Les fours, c'était pour faire ça. Parce que y avaient des fours dans les maisons. Y avait un four dans chaque maison. Mais ça, c'était pour faire le vrai pain qu'ils appelaient. C'étaient des trucs ronds. C'étaient des trucs qui faisaient trois, quatre kilos. Ils faisaient ça tous les quinze jours, pour la famille. Maïs et blé mélangés. Mais toute l'année, c'était ça. Mais j'ai à peine vu ça », « C'est-à-dire que les moulins aussi, c'était par groupe. Cinq, six maisons avaient un moulin... Et on avait un jour par semaine pour faire moudre notre maïs et notre blé... Et puis si ça nous convenait pas, on changeait notre tour. C'était un moulin à eau. Avec de l'eau,

gratuitement », « C'était un peu spécial quand même le moulin. Pour le faire tourner, y avait une digue, comme un tuyau, si vous voulez, une digue, un axe en bois, l'eau tombait, la roue tournait, la roue d'en bas tournait à plat, une tige montait en haut, les pierres étaient fixées à cette tige, une pierre. Alors quand celle-ci tournait, celle d'en haut tournait. Celle d'en bas était fixe, y avait un petit trou, une caisse, le maïs tombait là », « Mais si on voulait plus fin ou plus gros, je sais plus, mais y avaient des cales soit pour rapprocher les deux meules soit pour les éloigner. J'y suis peut-être allé trente fois au moulin, avec mes parents, mais nous, on s'en foutait pas mal, on préférait s'amuser... », « C'est les femmes qui faisaient le pain, tous les quinze jours. Ça aussi, j'ai à peine vu et je sais pas comment ça se passait » (STEE)

PASSAGE du MAÏS du PAYS au MAÏS HYBRIDE F1

« Et après le maïs américain est arrivé, après la guerre, oui. Y avait mon père encore. Moi, j'ai pris l'exploitation, quand je suis rentré du régiment. J'ai fait 27 mois en Algérie, je suis rentré en 57, 58. Je me suis marié en 60. Donc il y était déjà quand je suis rentré... Alors je suis donc rentré, enfin avant de rentrer, le Commandant m'appelle, il me dit : « Vous allez aller à K. aller chercher des gars de relève », qui avaient la quille ». J'arrive à K. Une base et y avait une ferme. Une grande ferme ! Des tracteurs, des machines, je dis aux trouffions : « Qu'ils sont bien ici ceux-là ! ». Y avaient des immensités de blé ! Alors je vois un gars, on a passé la nuit, on n'est repartis que le lendemain matin, il me dit : « Mais tu sais, t'as un gars de chez toi, ici, de Pau ! Oui, y a un gars de chez toi ! Il est secrétaire du Major, là-bas. Tu peux y aller ». Alors j'y vais, on se voit, on se saute au cou ! C'était un gars, un paysan qui avait abandonné l'exploitation et qui était rentré au Crédit agricole. Il y avait aussi un type d'Arette, de la vallée du Barétous. C'était un type qui était engagé, pilote de chasse de l'armée américaine, qui avait pris ses cours de pilotage à Denver dans le Colorado, il s'était engagé à 18 ans, il était en fin de contrat, il avait abandonné, il s'était marié avec une Pied-Noir, il avait la marotte de la terre. Il a acheté un garage avec son beau-père et lui, il a loué cette terre. Cette ferme, c'était une ferme expérimentale d'Etat. Il était là comme gérant. Il avait 1000 hectares de tout, de blé, de dattiers, d'orangers, des tracteurs ! Je vais le voir, on me le présente : « Vous êtes d'Arette ? Oui. Et moi, de Laruns ». « Je connais – il me dit – je connais de par mes frères qui sont venus bergers à Laruns ». Alors il me raconte, que ça va très mal ici, qu'il compte rentrer, en France [...]. Il avait commencé à passer du matériel en France et avait fait une demande à Pau, dans la plaine de Pont-Long, pour s'installer : « Si jamais ils me donnent 80 hectares, je reste. Autrement, je fous le camp au Canada, au Venezuela, je sais pas. Il me faut de l'espace, je veux être paysan ». Alors il m'a dit : « Si tu rentres, tu viendras me voir, tu cherteras à me rejoindre, peut-être je serai à Pau ». Je rentre, je suis un peu déphasé, je mets un bon bout de temps pour me remettre, et je vais le voir. Je descends à Pau, il y était ! Il m'explique : la plaine du Pont-Long appartient à Laruns, au syndicat du Haut-Ossau. Y avaient 1500 hectares. On a un droit depuis Henri IV, c'est à nous. La place de Verdun est à nous, encore. Alors le Syndicat du Haut-Ossau lui avait alloué 80 hectares, mais ils ne voulaient plus lui en donner : « C'est à toi de jouer maintenant ». Moi, je venais de rentrer, il me fallait de l'argent, mon père en avait un peu, mais il fallait de l'argent pour rentrer là, en attendant, il fallait que je me dépatouille avec les syndicats de Laruns, c'étaient des vieux, ils étaient jaloux, ils ne voulaient pas que des gens de Laruns s'installent là-bas. Je me suis vu le diable. J'y suis arrivé [...] et j'ai eu 40 hectares au Pont-Long, à défricher, tout. Le gars m'a aidé, il avait tout ce qu'il faut. Mon frère jeune était en Arabie Saoudite, déjà, il venait quatre mois en congés. Avec trois, quatre copains, il m'a aidé à défricher, j'ai acheté un chenillard, un gros tracteur, et la première année, j'ai fait du maïs. J'ai fait du maïs hybride, j'ai fait presque 50 quintaux hectare... Et tous me traitaient de fou ici ! Je l'ai gardé 30 ans, jusqu'en 1994. En 94, quand j'ai eu la retraite, j'ai rendu ce terrain au syndicat du Haut-Ossau. Maintenant, c'est le syndicat qui le gère, 6 ou 700 hectares.

Parce que je le louais. J'ai fait de tout, j'ai fait des haricots verts, des fraises, des brocolis, du maïs semence, du maïs consommation, des pommes de terre... », « Le premier maïs hybride que j'ai fait ? Le 355 ! Je pense. L'INRA 355. Parce que y avait le père Bidaut, c'est lui qui avait implanté le maïs... Il avait commencé contrôleur laitier chez moi, c'était un ami de mon père. Il est devenu le « Père du Maïs »... Alors j'ai commencé là et voilà », « Parce qu'ici, je voyais que mon père et ma mère vieillissaient, je me suis marié, mon oncle décède et mon père me dit : « Tu sais, bon, on peut plus tenir... ». Alors les vaches blondes, je les ai vendues, liquidées, je les ai remplacées par des Brunes des Alpes, pour faire du fromage mixte. On a diminué le cheptel, on a gardé 150 têtes de brebis. Et là, avec mon père et ma mère, mes frères et soeurs qui m'aidaient aux vacances, pour les fourrages, tout ça, on s'est équipé en tracteur et tout, on a fait construire un hangar pour les bêtes, oui, on a commencé à développer. Mais pour s'agrandir ici, les terres étaient recherchées partout, ils voulaient pas les lâcher les vieux, donc j'ai dit : « Je veux faire autre chose, je vais essayer autre chose, j'ai envie », « Ensuite, y avaient des normes à respecter, alors j'avais fait une banque de travail, avec la Mutualité Sociale Agricole, ce qui veut dire : que l'hiver et au printemps, quand au Pont-Long, ils commençaient à herser, labourer, j'avais du temps libre ici, j'avais mon père, ma mère, je faisais le boulot, je tirais le lait, à 10 heures du matin, par exemple, je revenais à 4 heures de l'après-midi, j'allais labourer toute la journée ou mettre de l'engrais, pour lui. Et lui, en contrepartie, après, il me le rendait chez moi. On avait donc fait une banque de travail, on s'est entendus impeccable ! », « Ici, on a abandonné tout, les blés, tout. J'avais là-bas ce que je voulais. J'avais le maïs que je voulais, je louais un camion à un copain, j'allais à la coopérative à Euralis, il me fallait 5, 6 tonnes de maïs en grains, en sacs... », « Ce nouveau maïs, il m'a pas semblé plus rentable, pas plus, pas plus. Mais il était à moi, je le faisais, je devais pas l'acheter, d'accord, j'avais les semences et tout, mais enfin, on en faisait quand même. On est arrivés à la fin, en 94, on faisait quand même 105, 110 quintaux hectare », « Tous, au Pont-Long, tout le monde en faisait du maïs hybride ! Les rendements, ça marchait eh ! Et celui-là a été abandonné, plus personne en faisait ! » (L) – « Après, ils appelaient ça « le maïs américain ». Mais par ici, non. Je pense pas qu'il ait eu le temps d'arriver, parce que après, ça a décliné », « Quand les autres sont venus nous proposer l'américain, là, on a abandonné le nôtre, il donnait moins et c'était beaucoup plus avantageux. Mais même avec les propositions qu'ils nous ont faites... Je pouvais pas tout faire... » (U) – « ... comme l'arrivée du maïs américain. Puisqu'on connaissait plus ou moins le mot hybride, mais on a vu arriver le maïs américain. Et c'était pas rien ! Ah mais, américain, déjà vous écarquillez les prunelles ! », « Je pense que c'est arrivé tout simplement par la coopérative agricole : on l'avait vue éclore à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans le chef-lieu de canton, quoi, et c'est là que s'est faite sa promotion. Alors c'est comme pour tout et partout : au début, y a les plus en pointe, les plus amateurs de nouveautés, qui se lancent, qu'on regarde d'un œil dubitatif et souvent, les commentaires sont : « Bof ! Qu'est-ce qu'il s'imagine ! ». Et puis après, ma foi, on voit quand même que les épis ont une autre gueule que les nôtres, la taille et tout ça. Et puis après, petit à petit, le voisin s'y met. Si ce n'est pas vous qui faites avant le voisin, c'est vous qui convainquez le voisin. Mais je ne peux pas vous dire si on a été des précurseurs, si on a pris le train en marche. Mais dans mes souvenirs, dans l'espace de cinq ans, on y est passés tous, je pense. Ça a été très rapide », « D'après moi, en 60, on y était. Dans les années 50, mais pas avant ces années. Je serais entre 55 et 60, c'est sûr. Et on a abandonné le blé à ce moment-là. Oui, on a abandonné de faire du blé. Et on a agrandi le champ de maïs, un peu », « Je pense qu'on a tous cédé, que mes parents ont cédé à ça, par rapport aux rendements, c'est certain, par rapport à la quantité... Juste dans la ferme voisine, on avait un grand-oncle, un oncle de mon père, qui était assez vieux jeu, évidemment, lui, il me semble qu'il avait résisté un peu plus, avec le maïs du pays, mais son gendre l'avait convaincu. Ils avaient aussi, après, franchi le pas », « Le rendement, oui, ça a été l'argument convainquant.

La quantité », « Acheter la semence, ça a été admis. J'ai pas souvenir que ça ait posé problème quand on a eu franchi le pas » (STJPP) – « Je pense que c'était pas loin des années 50 », « On l'appelait le maïs américain. Nous, on avait des copains à S. et là, ça avait commencé. C'étaient eux qui nous en avaient porté la première année, pour voir si ça allait pousser. Puis ça avait commencé et puis vite, vite, ça avait été vite la révolution, en quelques années. Ça avait vite changé », « Y avaient deux ou trois fois plus de rendements. Nettement. Mais vous vous rendez-compte ?! Des épis comme ça ! Y avait beaucoup de différence... Mais au début, quand c'était arrivé, on prenait un épi de l'ancien maïs, un épi de l'hybride, on les égrenait puis on faisait la différence. Alors c'était vite vu », « Dans les mêmes conditions de culture, oui, y avait une sacrée différence. Mais par contre, la farine était pas blanche. Elle était jaune, celle de l'hybride. L'autre, la farine est blanche. Tandis que celle-ci, elle est pas blanche », « Mais justement, à cette époque-là, c'était après la guerre et tout ça, y avait le pain qui commençait à venir. Il fallait moins pour la consommation humaine. Alors ça a pas posé de problème. Parce que y avait le boulanger qui arrivait, c'était à peu près dans le même temps. Donc ça a pas posé de problème », « Et après, les anciens disaient que – parce que des fois, ils engraisaient une brebis qui avait les mamelles ou comme ça, ils disaient qu'il y avait une différence, que le maïs – je sais si c'est vrai ou si c'est pas vrai – ils disaient que l'ancien maïs était meilleur après. Moi, je peux pas vous dire... », « Aujourd'hui, y a plus de maïs à Sainte-Engrâce, non, non... On en a même ensilé, on a même fait de l'ensilage... Mais ça fait vingt-cinq ans au moins ! (STEE)